Un canal par la pluie à Bruges (voy. p. 291). — Dessin de A. Heins, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE OCCIDENTALE.

Les canaux. — Berceuses et pleureuses (suite).

La douleur des vieux canaux pleure dans la pluie avec une voix humaine, tandis que les saules qui poussent en abondance sur leurs rives ressemblent à de vagues figures larmoyant à travers de vertes chevelures. Ne cherchez pas ici la naïade païenne, tordant au soleil son chignon d'où ruissellent les perles : le malheur des temps l'a changée en Madeleine sanglotante. Mais, si loin qu'elles soient de la mythologie, elles ont bien leur charme d'éplorement, ces amoureuses de qui les bras voluptueux ont enlacé la jeunesse du Franc et depuis sont demeurés accrochés à sa croix d'agonie. Aux vieux murs bombés dont la brique éraflée fait penser à de la chair couturée de cicatrices, elles chuchotent leurs confidences, et, de même qu'elles se lamentent sur le beau cadavre qu'elles ont vu se pourrir à travers les siècles, les pierres compatissantes égouttent à leur tour des pleurs sur leur peine solitaire. C'est entre elles et ces amis lointains un échange de doléances, comme il s'en entend chez Eschyle et Shakespeare, quand les chœurs tragiques alternent leurs funèbres mélopées. Du bec des gouttières ruissellent, en effet, en gargouillis perpétuels, les humidités des toits, et cette eau qui tombe avec un clapotement régulier a la monotonie des larmes intarissables. On pense alors au deuil des existences brisées,

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257 et 273.

au veuvage éternisé des religieuses, à la souffrance des pauvres filles traînant dans les maisons voisines l'ennui des longs jours vides.

Qui n'a pas erré le long des canaux brugeois, sous les pluvieux brouillards de novembre, ne sait rien des pénétrantes tristesses du bord de l'eau : l'esprit, brouillé par un vol de papillons noirs, finit par ne plus entrevoir la vie qu'à travers une brume épaisse comme les grises vapeurs de l'air. Et dans les hoquets des chéneaux, dans le friselis des feuillages, dans le glouglou des ponts, on croit entendre réellement des pleurs et des soupirs, l'écho d'une désolation sourde qui monterait des caves, par la bouche d'ombre des soupiraux, comme si les *in pace* existaient encore et en ces sourds gémissements exhalaient l'agonie de leurs victimes. C'est un prestige auquel il est impossible de s'arracher : de même que la vision s'emplit de perspectives chimériques, l'ouïe perçoit dans les bruits de l'air des analogies décevantes qui donnent un corps au songe et rendent sensible l'illusion.

L'Illusion! Elle est la fée de ce royaume des sorcelleries, où son coup de baguette à tout instant change les aspects, confond les lignes, déplace les horizons et sur la réalité, cette souche qui pousse en terre ses racines,

Un canal l'hiver à Bruges. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

épanouit les fruits d'or d'un grand arbre idéal. Le temps et le climat lui servent d'auxiliaire dans ses élaborations, l'un et l'autre merveilleux artisans de ruses et de sortilèges, celui-ci en nimbant et en dissolvant les objets, celui-là en écornant les angles et en orfévrant les surfaces. Dans la moite atmosphère nuancée comme un prisme, la moindre maçonnerie fleurie de mousse se lustre du miroitement des plus splendides marbres; le fer mangé de rouille prend des rubescences sombres d'hépatite; le cuivre se vert-de-grise d'éclairs de fluorine; et tout s'allume, se colore, s'anime en un magique flamboiement pâle. Ainsi, par un semblable mensonge, les siècles, ces sublimes sculpteurs qui manient avec un même art inégalé le maillet, le ciselet et l'ébauchoir, façonnent la pierre de mille manières, la râpent, la déchiquètent, la découpent, et d'un simple pignon de briques font un chef-d'œuvre devant lequel s'effacent les ciselures florentines.

Mais nulle part ce double et chimérique travail ne s'accomplit avec plus d'accord que dans les lieux humides, sous l'action dissolvante des eaux rongeant de proche en proche le bois et la brique. Comme des fleurs aquatiques, d'étonnantes architectures émergent des canaux, par centaines, étalant des façades guillochées à l'égal d'une chape sacerdotale. Naguère encore, avant la scrupuleuse restauration qui les a ren-

dus à leur intégrité primitive, toute l'enfilade des glorieux pignons du Franc se décorait des riches caprices que leur avait valus leur bain séculaire; et l'on regretterait presque la pierre ratissée et lisse qui leur donne à cette heure un air de jeunesse toute neuve, si l'ablation de leurs matériaux décomposés n'avait été pour leur conservation une salutaire et indispensable opération chirurgicale (voy. p. 299).

Il semble d'ailleurs que c'est pour multiplier l'enchantement que les canaux tournent à chaque instant sur eux-mêmes, biaisent, zigzaguent, se dérobent, ont l'air de plonger dans l'Érèbe et tout à coup reparaissent, après avoir coulé sous les maisons. Tout le réseau des petits embranchements qui serpentent au cœur de la ville forme un entrecroisement aussi maillé que le lacis des veinules du corps humain. Là, plus de quais; comme en ce délicieux canal du Rosaire, les maisons plongent à pic dans l'eau, avec de petits escaliers dont les marches se perdent sous une huile noire, des galeries vermoulues qui rasent la liquide surface, des logettes en surplomb dans le vide, des pignons penchants qui ne se maintiennent plus que par des prodiges d'équilibre, des terrasses soutenues par des murs à demi croulants et revêtus de manteaux de lierre, une

Le canal du Rosaire à Bruges. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

bousculade de minces façades torves, bancales et caduques, que de larges plaques de moisissures verdissent de haut en bas comme des lèpres.

L'eau ici est la rue même, une rue mouvante, sillonnée par des bachots et des radeaux qu'on voit émerger des ponts, dans la coulée de jour tombée des toits, louvoyer entre les bancs de vase affleurant çà et là en cônes jaunâtres, filer dans l'éloignement, les pales hautes, quand le rapprochement des façades ne permet plus la manœuvre des rames, et sombrer finalement aux voûtes profondes d'une arche, après avoir fait de porte en porte et d'une rive à l'autre leur service de coche messager. Quelquefois le lit du canal s'étrangle entre les maisons, au point que celles-ci ressemblent aux parois d'un entonnoir; puis l'eau va, ondule, s'enfle, cassée aux angles, tournant aux coudes, rasant des pignons, des murs lézardés, des contreforts de vieux steen, dont la brique, pourprée comme d'une éternelle rougeur de couchant, se reflète en traînée rose dans ses moires dormantes. Constamment un canal succède à un canal, et tous ensemble se bifurquent, se rejoignent, prolongent dans tous les sens leurs méandres, coupent les carrefours, longent des jardins, avec des criques, des îlots, des estuaires, des pointes avancées dans le plein des maisons, toute une marine en miniature où les voiles sont remplacées par

le claquement des loques pendant aux fenêtres et qui s'intercale dans un décor toujours changeant de masures, de palais, de tourelles, de « moucharabis » éclaboussés de filtrées de jour ou noyés dans le velours des pénombres.

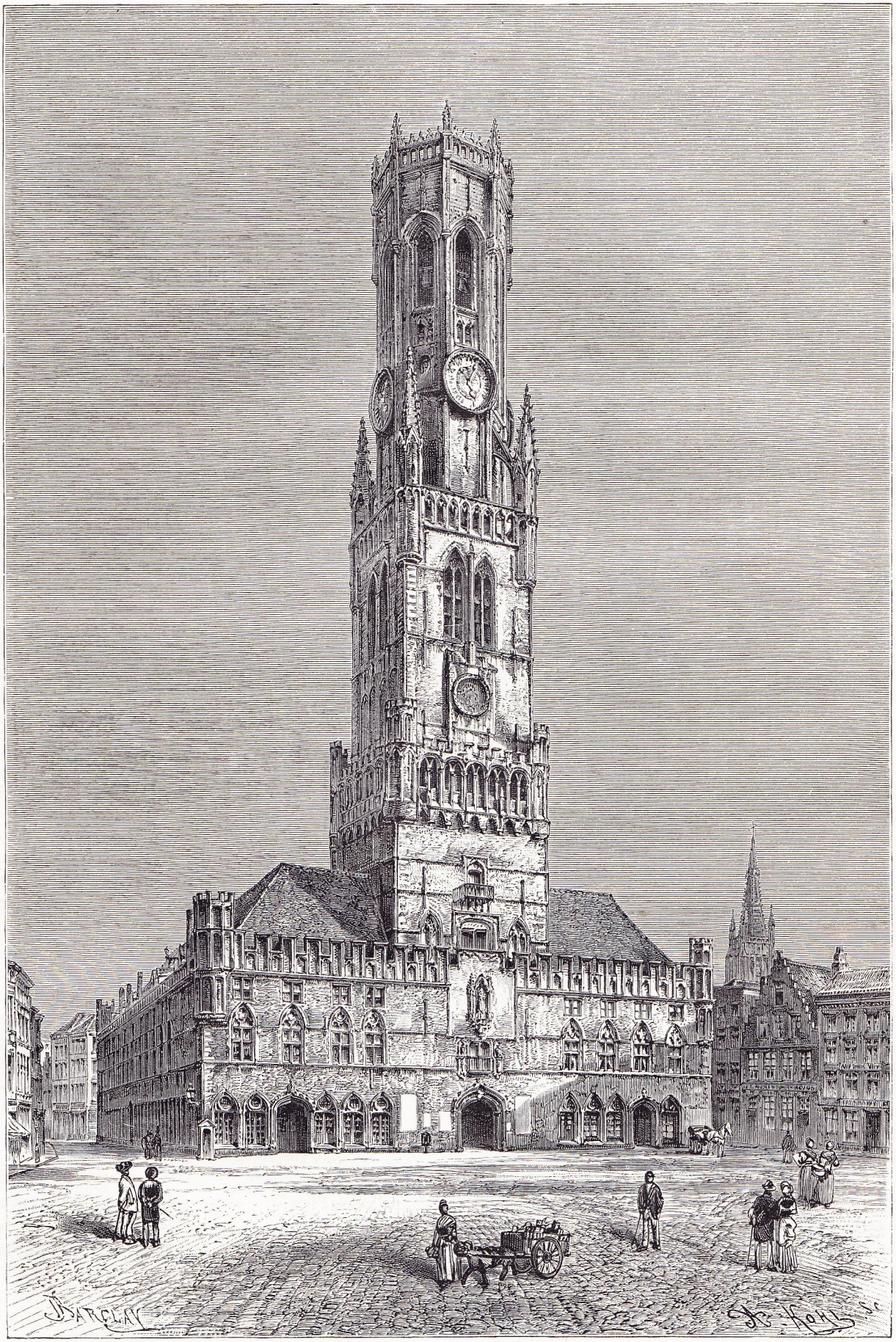
A de certaines heures, l'impression tient du rêve : dans le vague de la perspective, les maisons finissent par ne plus apparaître, au-dessus de la buée qui s'élève de l'eau, que comme du brouillard solidifié, une architecture de mirage sans lignes précises, un fond de féerie échafaudé avec des nuages. Aux brumeuses soirées de mai, le paysage semble s'achever dans un frisson; une fumée danse au bout des canaux; l'horizon se dissout en des obscurités tendres, molles, vaporeuses, dans lesquelles les reliefs s'estompent doucement (voy. p. 296). Et cette pensée charmante du virgilien Corot, qui, plus que nul autre, exerça ses claires prunelles à saisir l'Invisible, vient chanter à l'esprit : « On ne voit rien, on voit tout. »

La fée des eaux se lève alors dans l'ombre pâle, un doigt sur les lèvres, comme la gardienne du mystère et du silence qui règnent dans les maisons. Lentement sa main trace des cercles dans l'air, comme au-dessus de quelque chimérique clavier. A ce geste d'évocation que comprennent les fantômes, de douces figures blanches, d'abord flottantes et qui peu à peu prennent un corps, sortent de leurs retraites, s'animent d'une fleur de beauté lointaine où revit la candeur des vierges de Memling, et sur les grands murs penchants laissent couler le flot de leurs traînes.

En même temps, les petites fenêtres à croisillons s'allument à la chaleur et à la gaieté de la vie intérieure reconstituée : autour des tables, les opulents « poorters », en magnifiques habits, fêtent leurs saints patrons; les consuls des « Natie », qu'on vit, lors de la joyeuse entrée de Philippe le Bon, s'avancer comme des princes par les rues, avec un si pompeux équipage qu'on n'eût pu dire lesquels étaient le plus caparaçonnés d'or, d'eux ou de leurs chevaux, président l'assemblée du conseil, leur large carrure à l'aise dans des cathèdres sculptées; ailleurs, parmi le chatoiement des draps de damas et des satins d'argent, un homme grave et simple se courbe sur un pupitre, et, au moyen de minces pinceaux qu'il trempe dans des godets diversement colorés, lustre des vélins vermeils où lentement son patient travail fait éclore des hommes et des femmes parés de tuniques diaprées comme l'arc-en-ciel; ailleurs encore un jeune bourgeois, la peau lisse et odorante, dans un de ces rutilants costumes qui moulaient si finement le corps, se penche sur une Gretchen songeuse dont la main tire machinalement le fil d'une tapisserie, et lui verse dans l'oreille la musique de ses captieuses promesses; accroupies sur le comptoir d'un marchand, de belles filles aux chairs rosées froissent entre leurs doigts des étoffes raides d'or, hésitant encore et pourtant déjà conquises par la splendeur des nobles cassures que le drap fait en se déployant jusqu'à terre. Au rez de l'eau s'ouvrent des porches dans l'ombre desquels des ballots, récemment déchargés, s'étagent en piles énormes, exhalant l'arome des épices, la senteur animale des pelleteries venues de Hongrie, les muscs chauds des laines écossaises; et dans les entrepôts voisins s'entassent les vins de Chypre et de France, les bières fermentées d'Angleterre, les liqueurs au goût de grain brûlé, qui, aux pays du Nord, activent le sang et stimulent les énergies du cerveau. Plus loin, sous la clarté d'un vitrail, un orfèvre, assis devant l'établi chargé de métaux, évide de son délicat ciselet les feuillages des hanaps et des buires, sans se douter que l'ouvrage auquel s'appliquent ses mains fera son chemin à travers les siècles. Cependant une rumeur de vie turbulente s'élève graduellement des quais voisins, mêlée au piaulement des flûtes et aux aigres sonorités du cuivre, tandis que, sur un rythme dansant, s'avance, parmi les cris de liesse de la foule, un fastueux cortège de seigneurs en habits de parade. En même temps l'eau, fendue par une nuée d'embarcations, les unes décorées de flottantes draperies, avec des grappes de femmes et de musiciens dont les vêtements bariolés constellent l'eau de tremblants reflets moirés, les autres, conduites par des mariniers et gémissant sous une pyramide de marchandises, s'agite et bouillonne aux coups des avirons. Et, comme des ordonnances de tableau, toutes ces visions, composées de souvenirs d'art et qu'un caprice de l'atmosphère a suffi à projeter en vives lumières sur la toile de fond du cerveau, développent devant les yeux, dans le muet effacement du présent, les gloires, les vaillances et les tendresses du passé. Mais, de même qu'une dernière flambée de jour dans le crépuscule leur a donné la vie, la lumière remontée aux espaces solaires les emporte avec elle dans les cieux vides. Du mirage charmant qui, pour un instant, a peuplé l'air d'allées et venues, il ne reste que les mélancolies de la solitude et de la mort.

Ce sont là les émotions inoubliables qui, comme des floraisons spirituelles, se lèvent à tout bout de champ de la surface des eaux, dans cette ville du songe où le présent ne semble lui-même que le songe continué du passé. Penchées sur les canaux, avec leurs fenêtres closes, les maisons y font des rêves de vieilles gens; peut-être se ressouviennent-elles de l'animation qui les remplissait aux siècles d'or, avant l'arrivée de ce timide peuple moderne, doucement entré dans la salle du festin délaissé par les ancêtres et qui, tout petit, s'est assis dans les larges chaises où leur carrure tenait à peine, pour gruger les miettes de la table, comme des souris échappées aux charpentes des antiques greniers.

J'ai déjà dit que les habitants eux-mêmes, ces descendants des fiers Brugelins qui traitaient de puissance à puissance avec les rois et, donnant donnant, leur payaient à beaux deniers comptants des octrois de privilèges, portaient sous les angles du front comme l'obsession d'une perpétuelle songerie, et les yeux perdus devant eux, ces yeux de revenant où flottent les té-



Le beffroi de Bruges (voy. p. 294). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

nèbres et qui ne savent plus s'ouvrir à la lumière, ressemblaient à des somnambules continuant à se mouvoir d'un mouvement automatique dans la paix léthargiée de la cité.

Autour d'eux l'industrie, les affaires, le négoce, cariatides sur lesquelles s'appuyait autrefois l'édifice de leur prodigieuse fortune, ont subi le sort des génies de pierre qui, au fronton des maisons, symbolisaient la prospérité publique : le temps qui a fait disparaître ceux-ci a effacé jusqu'à la trace des grandes activités qu'ils glorifiaient. Avec la mer, dont les houles battaient son grand port de Damme et, comme un sang toujours renouvelé, pénétraient jusqu'en ses canaux, ainsi qu'aux artères de son puissant organisme, Bruges a vu se retirer d'elle les flottes qui alimentaient son commerce. De ce droit régalien de l'Étape qui rendait le pays entier tributaire de son omnipotence et faisait de ses docks l'entrepôt exclusif de la Flandre, de cette Bourse que ses marchands tenaient en si haute estime pour en avoir conçu l'idée et où ses courtiers, les premiers qu'on voit apparaître dans l'histoire du commerce, réglaient les conditions de leurs contrats d'assurances, autre innovation qu'elle revendique avec orgueil, de ces syndicats que Brême, Lubeck, Cologne, Hambourg, Dantzig, Venise, Gênes, Milan, Florence et Londres entretenaient à grands frais sur son marché et auxquels les Laurens Barbarigo, les Pictio de Salamanca, les Gonzalve de Séville, les Gonzalvo Daguillera, les Spinola, les Gualleroti, véritables agents consulaires, habitant des palais et étalant un faste princier, prêtaient l'autorité de leurs noms illustres, à peine demeure-t-il, parmi toutes ces gloires en poudre, quelque rare vestige matériel pour en perpétuer la tradition inégalée. L'obscur Léthé, dont les canaux semblent les affluents naturels, comme lui profonds et noirs, a passé sur toute cette civilisation d'or et de pourpre, sans en rien laisser debout.

Le Beffroi.

Pour comprendre ce rude lion de Flandre, il faut aller droit à son antre, le Beffroi, un mont de pierre projeté en plein ciel comme pour une escalade de Titans. Chaque moellon, dans un pareil chef-d'œuvre d'audace et d'indiscipline, s'enchâsse à la façon d'une vie d'homme dans une vie de peuple. Le souffle énorme qui a mis debout le géant est demeuré dans toutes ses parties, en sorte que du faîte à la base la pierre bouge, tressaille, pense comme les feuillets d'une chronique de granit. Un peuple a écrit là son histoire avec du sang, dans le coup de folie de sa grandeur : de là-haut, comme Moïse parlant à Jéhovah sur le Sinaï, il parle aux siècles, déchu et toujours superbe. Qui pense encore ici au silence des muets canaux, à l'obscure décadence de la cité moderne? Bruges n'est pas morte : elle revit, avec son cœur héroïque, dans ce cri pétrifié, montant aux nues, d'étage en étage, jusqu'aux noires Fatalités qu'elle semble défier (voy. p. 293).

Ceci, en effet, est plus qu'une tour : c'est de l'humanité vivante, de la matière cérébrale entassée, une sorte de grand homme agitant ses bras dans l'espace. L'œuvre d'art, en cet édifice farouche qui irrite l'esprit comme une monstruosité, n'est pas sortie d'une pensée isolée, mais de la volonté collective et des entrailles de toute une race d'hommes. La norme est si violemment outrepassée qu'on est pris d'abord, comme devant un volcan, un gouffre, un phénomène de la nature, d'une sensation de malaise; et tout de suite après on a la perception d'une humanité à pic, plongeant de haut, de plus haut que les générations actuelles, dans la destinée.

La même impression s'était ressentie déjà à Ypres, devant les Halles, ces pyramides d'Égypte d'un peuple libre, non moins formidables que celles de Chéops et sous lesquelles il s'est enseveli vivant. Ypres et Bruges remplissent l'horizon de la vision d'une race d'hommes en proie à des fermentations inouïes : la disproportion de leurs monuments fait penser à un état de crise plutôt qu'à un développement naturel de civilisation; leurs architectures, comme la poussée furieuse d'une mer débordée, semblent jaillir du trop-plein de la vie. De pareils peuples n'avaient rien de notre équilibre compassé et froid : il suffit de lire les récits des chroniqueurs pour les sentir épiques, débridés dans le bien et dans le mal, travaillés comme des Etnas par des feux de colère et d'orgueil, avec des songes de Centaures et de Lapithes. Quand Charles le Téméraire fit son entrée à Bruges, son cortège croisa la procession de Saint-Liévin, au moment où elle passait devant la maison de la Gabelle, qu'on appelait la maison de la Cueillette, et de toutes les poitrines monta un rauque beuglement :

« A bas la Cueillette! Saint Liévin ne se détourne pas! »

Mille bras se dressèrent, et, comme sous le choc d'une armée de béliers, en un instant l'édicule abhorré vola en éclats, dans une poussière qui n'en laissa rien subsister. Alors le fier duc voulut opposer la force; mais, s'apercevant bien que, pas plus qu'un mascaret, l'autorité d'un prince n'arrête la volonté d'un peuple, et qu'il allait être exterminé, lui et les siens, s'il ne cédait, il monta au balcon des comtes et se contenta de haranguer ses « chers enfants ». Et tout à coup une figure de feu et d'ombre, statue du Commandeur hissée à ses côtés et en qui s'incarna inopinément l'âme publique, lui coupa la parole et pour tous demanda que l'abolition de la maison fût consacrée par l'abolition du minotaure qui l'habitait.

« A bas la gabelle! » criait d'en bas la multitude. Et, cette fois, l'audace du Téméraire, sentant sur lui le genou des Flandres, ploya, pour mieux se redresser après. Ne croit-on pas assister à un tournoi de demi-dieux joutant avec des armes spirituelles, et ce tête-à-tête du prince et d'un homme obscur, en plein air, sur une saillie de balcon, l'un matois, cauteleux, inquiet, l'autre pressant et froidement déterminé, avec le gron-

dement d'un peuple au-dessous d'eux, n'évoque-t-il pas la pensée de deux chevaliers luttant sur le bord d'une falaise et faisant tournoyer la flamme de leurs glaives? Ici, comme d'un bout à l'autre de cette grande histoire flamande, si en avance sur son temps et où, bien avant 89, la Révolution se résout par le triomphe du bas contre le haut, la plèbe et le pouvoir se rencontrent, se mesurent de l'œil, s'enlacent dans une courte et brillante passe d'armes, au bout de laquelle le sceptre, devenu hochet, demeure sur le carreau. Mais quels rudes compères il fallait pour ce métier de harangueurs de princes! Et comme ce peuple qui abattait une maison d'un revers de la main, montrant bien par là qu'il abattrait aussi aisément ses ducs, était bien le même qui s'édifiait des beffrois et des halles pareils à des cathédrales!

Ce sont, en effet, des cathédrales laïques, ces babyloniennes constructions qui, comme leurs sœurs catholiques, se perdent dans la nuée : peut-être, en les bâtissant si grandes et si hautes que, selon la tradition du temps qui prêtait un corps à Dieu, le Père éternel pouvait y appuyer ses pieds, les rudes communiers associaient-ils à leur propre glorification une pensée mystique, comme si, des plates-formes crénelées qu'ils dressaient dans l'espace, ils eussent voulu faire des marchepieds pour se rapprocher du maître des destins.

En pays flamand, l'idée religieuse se mêle toujours aux conceptions de l'esprit, et, au lieu qu'il y ait rivalité entre l'Église et l'Hôtel de ville, une parenté spirituelle les unit dans un élan commun, une commune ascension des esprits vers le ciel. A Bruges surtout, cité de grande foi, mais d'une foi presque farouche, comme sa ferveur civique, et qui devait rudoyer Dieu dans son paradis avec les tendresses bourrues qu'elle avait pour ses comtes, l'accord paraît visible entre le beffroi et la maison sacrée, l'un et l'autre massifs, trapus, menaçants, avec des contreforts qui semblent taillés pour soutenir des sièges, et un appareil de tours d'où on s'attend à voir tomber les ponts-levis, ici sur la place publique, là sur les seuils de l'Empyrée. Saint-Sauveur et le colosse des Halles se regardent par-dessus la ville comme des jumeaux sortis d'un même giron, également rébarbatifs et terribles, tous deux enfonçant au bleu du ciel leurs tours comme des poings et plantés en plein cœur de la cité, avec des racines qui tiennent aux fibres mêmes de ce violent et dur quatorzième siècle. Le donjon chrétien aux lourdes assises carrées, flanqué d'échauguettes et de poivrières, et le sourcilleux beffroi dardant ses tourillons et ses pinacles, ont l'air de symboliser, dans une parité d'aspirations, les guerrières ardeurs du catholicisme et les mâles insoumissions de la commune.

Tout l'esprit de ce temps de révolte et de foi, qui, même dans ses prosternements devant l'autel, gardait quelque chose de son indomptable énergie et ne séparait pas la pensée de Dieu de ses revendications purement humaines, s'inscrit bien dans le double caractère de cette église armée en guerre et de cette tour civile finissant en prière. Un peu de la rigidité de la théologie se confond ici aux exultations de l'orgueil national, comme aux élans de la ferveur religieuse se glissent des ferments terrestres, en sorte que l'église, pénétrée par l'air du siècle, prend une beauté irritée et sombre où passe un reflet des luttes de la rue et que son vis-à-vis, le grand soldat de pierre, emprunte à la solennité des temples l'harmonie majestueuse et la sérénité hautaine de sa masse. C'est la messe de gloire que le beffroi célèbre là-haut pour les hommes, en y mêlant un hosannah pour le Seigneur, la messe héroïque et terrible dont la volée des carillons rythme la liturgie et sur laquelle se lève, comme un ostensoir, la circonférence énorme du cadran. Plus tard, l'alliage catholique s'effacera graduellement, laissant prédominer l'idée humaine : de symbolique qu'elle fut jusqu'au quinzième siècle, l'œuvre d'art deviendra alors pittoresque et vivante, donnant la sensation d'une grande vie joyeuse qui ne s'alimente plus aux sources sévères de la religion.

Je le répète : pour connaître les vieilles Flandres, il faut aller au monument d'orgueil et de vaillance qu'elles ont laissé derrière elles, comme la mer, en se retirant, laisse debout, sur le vide des plages, les grands phares solitaires et tristes. Là pendent à des clous mystérieux les clefs rouillées qui forcent la serrure des siècles ; là se prononce le *Sésame, ouvre-toi* qui donne accès chez les ombres. Car, il faut bien le reconnaître, l'énorme tour n'éternise plus que le songe et le deuil de la vie; le frisson qui la secoue aux tempêtes du nord est le même qui galvanise le tronc des chênes morts; elle a la désolation d'une gigantesque croix sur laquelle serait étendu le cadavre flamand. C'est la tour-fantôme pleine de ténèbres et de silence.

Le vieux Bourg. — L'hôtel de ville. — La chapelle du Saint-Sang. — Le greffe. — La justice de paix. — Le palais de justice. — Le Franc.

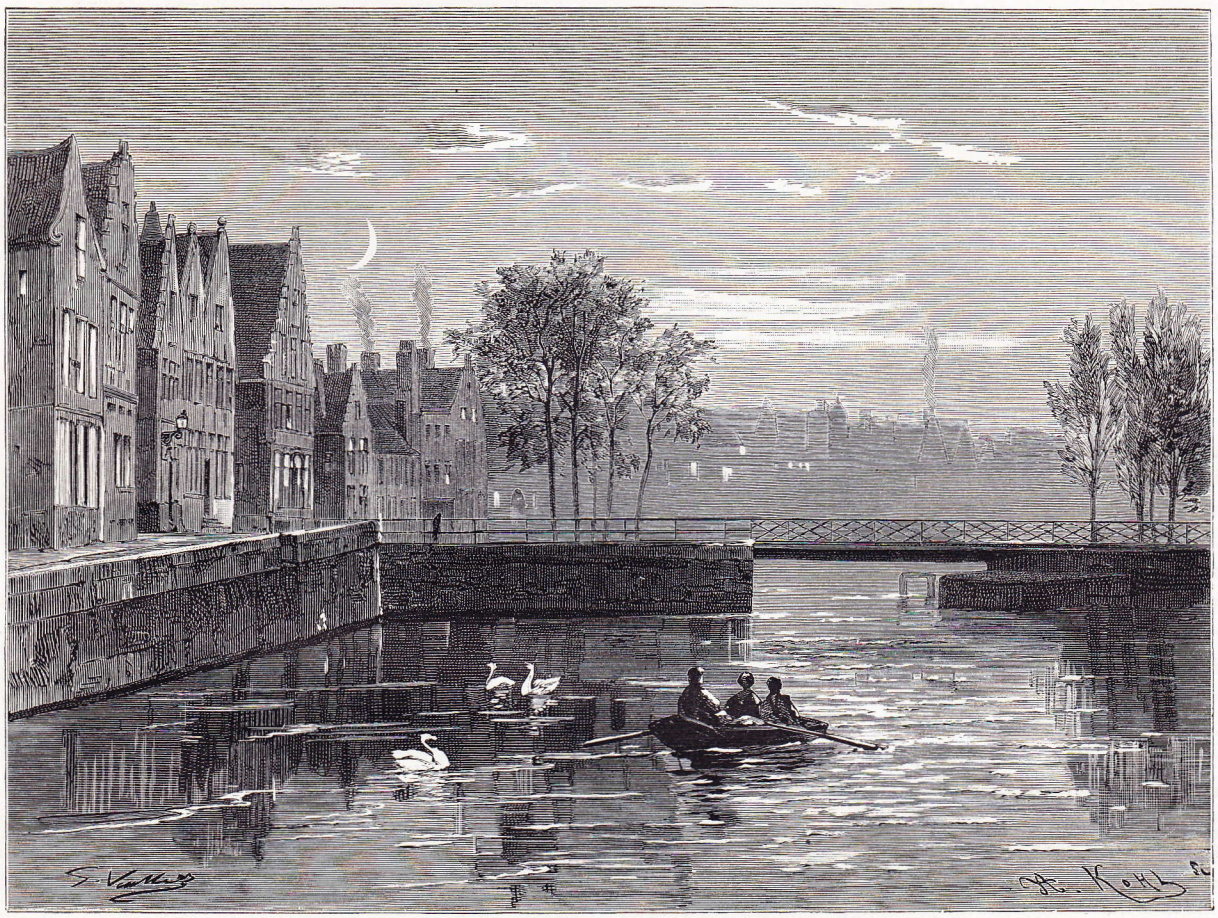
A un pas du Beffroi, tout a changé : il a suffi de traverser un bout de rue pour être jeté d'un siècle dans un autre. Sous les vieux arbres touffus du Bourg, plus rien ne rappelle le hautain Solitaire. On était chez les géants, dans un temps de grandeur farouche, presque barbare, dont les conceptions et la vie touchaient à l'épopée: on va se retrouver chez les hommes, dans un milieu plus accessible à notre instinct moderne.

Autant, en effet, sur ce grave *Groote Merkt* noyé dans l'ombre des Halles, la proportion humaine dépassée écartait l'esprit des calmes contemplations d'art et n'y laissait plus subsister que le trouble d'un monde anormal et d'une civilisation démesurée, autant la pensée va s'épanouir à l'aise, dans le jardin fleuri des belles architectures du quatorzième et du seizième siècle.

C'est la continuation de ce songe du passé qui ne nous quitte pas un seul instant ici, mais dans un sens qui ne dérange plus notre goût des harmonieuses symétries. Un peuple nouveau, moins fruste que l'ancien et d'une culture intellectuelle qui se délectait aux

images délicates, se révèle à nous dans l'ornementation orfévrée de l'hôtel de ville et de la chapelle du Saint-Sang. L'état social est loin encore d'avoir conquis son équilibre définitif, si tant est qu'il le conquière jamais au milieu des terribles agitations de cette race remuante et ambitieuse que les effervescences du sang et la passion de la liberté poussent constamment à d'orageuses revendications ; il ne faudra rien moins, en effet, que l'appauvrissement graduel d'un sang généreux et la déperdition des énergies natives pour ramener au calme les fiers-à-bras populaires qu'on voit, le poing à la hanche, postés sur le chemin de toutes les Joyeuses entrées; et ce calme, alors, sera comme le commencement de l'agonie, le signe visible d'un proche déclin.

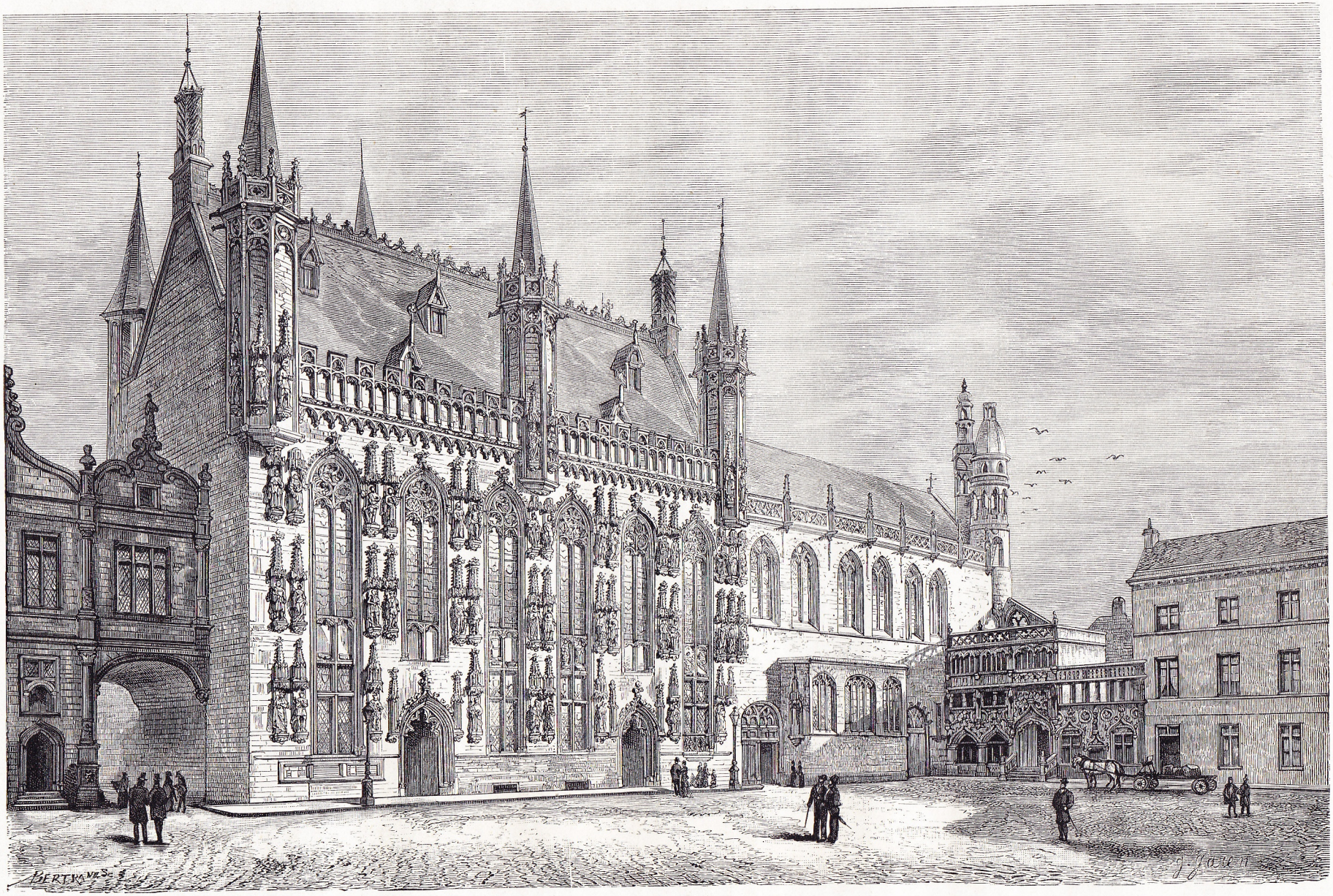
Mais, si tumultueuse que soit encore l'humanité, à l'époque où les exquises floraisons du vieux Bourg apparaissent sur le tronc de l'arbre flamand, les assises de cette grande prospérité des Flandres se sont si bien ancrées dans le sol, que la stabilité économique et commerciale supplée jusqu'à un certain point à la stabilité politique, toujours remise en question chez ces riverains de la mer qui, à l'exemple des flots rongeant le continent, se soulevaient par grandes masses humaines, chaque fois que de nouvelles convoi-



Un canal à Bruges, le soir, au printemps (voy. p. 292). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de E. Claus.

tises leur poussaient aux dents, débordant alors pardessus les digues que les comtes opposaient vainement à leurs assauts.

Ce quinzième siècle, en effet, immobilise le temps sur le méridien de la splendeur brugeoise : aucune pompe n'est comparable à celle qui s'étale par les rues, et ses marchands ont l'air de grands seigneurs, rivalisant de magnificence et de largesses avec la cour. Vienne Philippe le Bon, le grand duc d'Occident, comme le qualifiaient les rois d'Asie, avec ses folies de parade, ses cortèges de pourpre et d'or, sa passion des tournois et des festins, et Bruges aura l'air d'un théâtre de féeries, dont les somptuosités, sans cesse renouvelées, serviront de cadre aux appétits immodérés d'une noce de Gamache perpétuelle. Ni la gloutonnerie des princes qui, comme des ogres, vivent de sa substance, ni le large écoulement de la fortune publique dispersée en tous sens ne l'épuisent : à mesure que l'or ruisselle de ses mains, le négoce alimente son escarcelle, y fait affluer, comme un intarissable fleuve, le flot d'une richesse toujours plus haute. Elle est pour le nord ce que Venise est pour le midi, la mère patrie des chercheurs de fortune, l'Eldorado où appareillent les aventuriers, le caravansérail des nations commerçantes du globe, le creuset où, avec des épices, des fourrures, de l'étain, des vins, de la laine, des blés, on fait les ondes



L'hôtel de ville et la chapelle du Saint-Sang à Bruges. — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.

de ce Pactole qui coule à travers ses rues et pour lequel ses canaux semblent avoir été creusés.

Ses mœurs, d'austères et de rudes qu'elles étaient antérieurement, se sont alors déjà policées au contact des seigneurs de Gênes et de Milan, comme les monnaies d'or et d'argent dont elle a le monopole et qu'elle bat dans ses murs, ne voulant reconnaître d'autre numéraire que celui qu'elle fabrique à son effigie, petit à petit se lustraient et se polissaient sous l'action d'une circulation ininterrompue. Elle a des jongleurs, des mimes, des joueurs de viole, des trouvères, dont les grimaces, les chants et les musiques animent la turbulence de ses repas; ses extravagances de parure n'ont d'égale que la richesse du décor qu'elles constellent; c'est le temps des robes de douze aunes emperlées de pierreries, avec des grappes de serpents, de basilics, de licornes, de lions, d'hommes sauvages, croulant dans les cassures; des coiffures écornées en croissant et nouées de feuillages d'or, par-dessus lesquelles retombent des voiles bariolés; des jaquettes de Bohême ramagées de bêtes chimériques et descendant sur des chausses collantes, noires, rouges, gris perlées, qui se perdaient dans la fantaisie de bizarres escarpins onglés en griffes, tordus en spires, recourbés en cornes, toute une fantasmagorie de garde-robe lâchée par la rue en travestis de carnaval et qui devait merveilleusement tintamarrer parmi les pignons à cols de cigogne, les tourelles aiguillées en flèche, les grands toits découpant dans l'air comme des mâchoires de requin.

Avec de pareils goûts de parade, le sol est mûr pour la germination de l'art du peintre, ce bel art de la chair et des étoffes cossues qui ne pousse qu'aux sillons des sociétés arrivées à l'apogée. En 1400, Hubert Van Eyck, son frère Jean et sa sœur Marguerite, glorieuse trinité spirituelle qui fait, à la manière des soleils, son ascension dans le firmament du temps, ouvrant à l'éblouissante école flamande la trouée qui ira s'élargissant jusqu'à Rubens, reflètent à travers la sévérité de leurs conceptions théologiques la beauté et les élégances de cette civilisation que l'excès même de sa fortune ne tardera pas à désorbiter et qui alors, du grand idéal austère des trois primitifs, tout empreints encore de grave symbolisme catholique, avec un reflet des paradis traînant sur la représentation des choses terrestres, s'acheminera aux voluptueuses et charmantes inventions des peintres de la grâce féminine.

Mais ceux-là, nous les retrouverons tout à l'heure à l'hôpital Saint-Jean. Pour le moment, nous n'avons pas à dépasser la limite de temps où se circonscrit la fondation de l'édifice qui, au vieux Bourg, perpétue l'âme et les aspirations d'un peuple sérieux, contemplatif, solidement assis dans sa prospérité et que n'a point encore entamé le ver des grandeurs trop prolongées.

Le temps des tours de Babel est passé : nous rentrons avec l'hôtel de ville dans les proportions normales; à l'ère héroïque a succédé un train de vie plus régulier sous ses apparences turbulentes. Et vraiment, cette grande châsse de pierre, qui demeure grande par la parfaite symétrie de son architecture, bien que, comparée à son voisin le Mage du *Groote Merkt*, et même à d'autres hôtels de ville du pays, elle ne soit plus qu'un astre de moyenne grandeur, fait penser à des jouissances tranquilles, à un bien-être assuré, à la possession d'un état social affermi et qui n'a plus besoin d'ériger de menaçants beffrois pour inspirer la prudence.

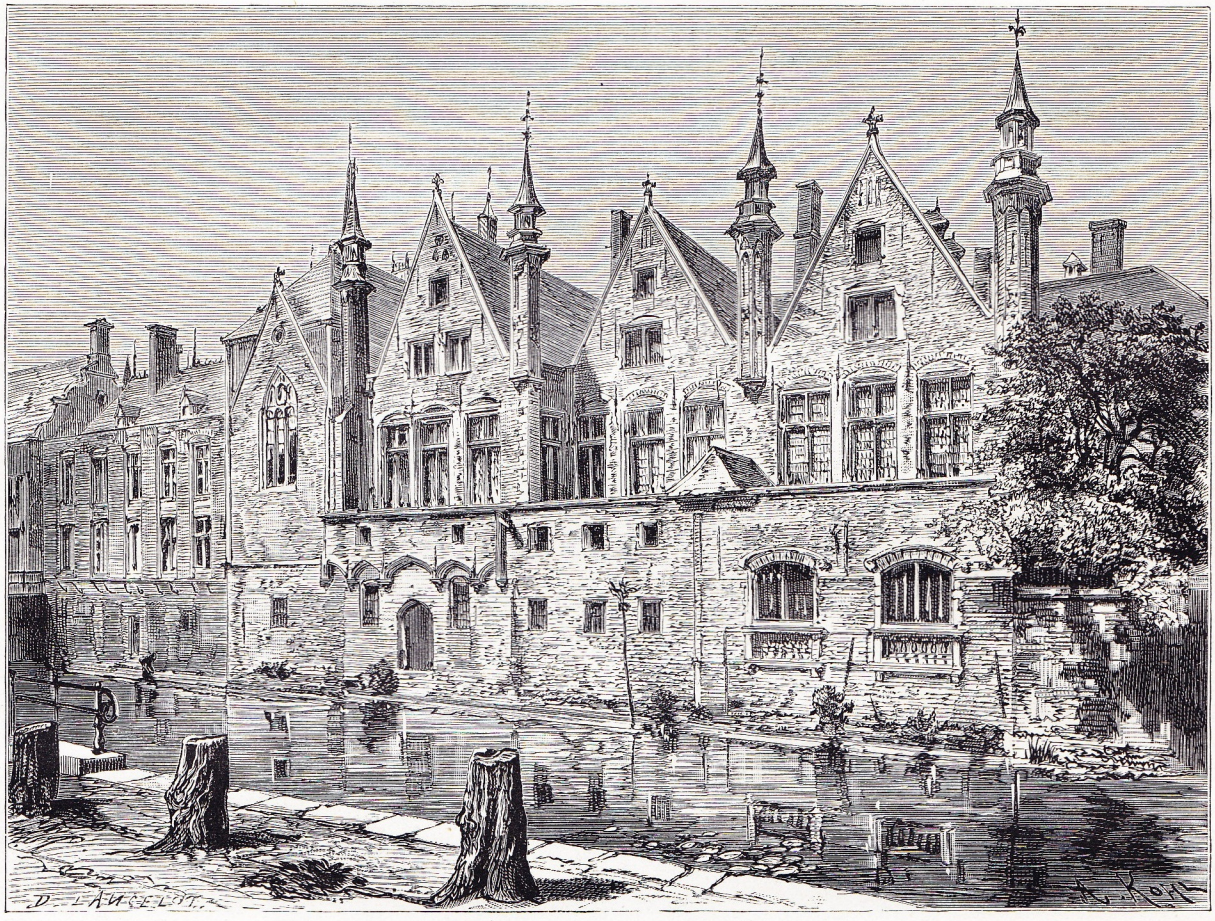
A la place de l'architecture hautaine et belliqueuse, un art fleuri, délicat, finement compliqué, signale des esprits apaisés, amoureux de la décoration. Avec ses trois tourelles en encorbellement, sa façade de haut en bas historiée de dais et de niches, les nervures finement maillées de ses fenêtres minces, la robuste dentelle de sa balustrade de toit, le mouvement et le caprice de ses fleurons et de ses crochets, tout ce touffu guillochis de façade qui à distance évoque l'image d'une étoffe passementée de filigranes, la maison brugeoise apparaît digne des grands marchands qui l'ont bâtie.

A l'intérieur, un hall voûté se développe sur la longueur du rez-de-chaussée et supporte la très belle salle qui se prolonge à travers le premier étage, toute décorée de polychromie chatoyante, avec le jeu hardi de ses pendentifs, mettant au centre du plafond comme la retombée d'immenses stalactites. Là s'entassent dans des bibliothèques les collections imprimées et manuscrites de la ville, et notamment toute la série des éditions de Collard-Mansion (1475), environ cinq cents manuscrits et un nombre respectable de livres d'heures du quinzième et du seizième siècle. Quant aux archives, aux papiers de la commune, à tous ces glorieux titres qui constituent le portefeuille des grandes cités, une pièce voisine les contient. Et jugez quelle fortune : rien qu'en analysant les documents antérieurs au quinzième siècle, on a pu remplir six volumes in-quarto.

C'est une des particularités de cette complexe et fourmillante place du Bourg de multiplier autour de nous les évolutions de l'art en nous faisant sentir irrésistiblement le changeant idéal des siècles. A peine avons-nous détourné les yeux de l'édifice communal et de ses grappes de statues pendues comme de gros raisins aux sarments de sa vigne de pierre, que sans transition, par le caprice du plus brusque et du plus original contraste, nous plongeons aux prodigalités du gothique flamboyant. Le portail du Saint-Sang n'est séparé de l'hôtel de ville que par la façade de la chapelle sur laquelle il fait retour, et dans ce court espace nous avons enjambé deux siècles. Toutes les folles végétations du style tertiaire, dans cette crise de suprême exubérance après laquelle le grand arbre gothique, épuisé, s'alanguit et meurt, s'épanouissent au fouillis enchevêtré de ce délicieux édicule, plus semblable à un mignon palais laïque qu'à un porche catholique. C'est la pousse dernière d'un art arrivé à terme et qui s'en va de l'excès même et du tourment

de sa sève, incapable de se comprimer et jaillissante en élans, en effervescences presque maladives à force d'intensité.

Quelque chose de la féerie mauresque semble s'être transfusé dans l'ornementation orfévrée de cette logette de prince, aux balcons superposés qui semblent faits pour des dames de la cour, aux feuillages ramusculés comme des enlacements de branches naturelles, et qui, pour ajouter à l'illusion, s'aigrette à l'arrière-plan d'une flèche ajourée de minaret, accotée au pignon d'angle de la chapelle. Une royauté se cache d'ailleurs, sous la forme sensible d'une pourpre de sang, derrière le treillage guilloché de cette miraculeuse petite façade, mais une royauté spirituelle devant laquelle se sont courbées toutes les autres : là se garde, en effet, au fond d'un tube, une goutte séchée de la rosée tombée des flancs du Christ et que, selon la légende, Thierry d'Alsace rapporta pieusement de la Terre Sainte. Tout ce joli prodige d'architecture, avec ses ogives lancéolées comme des élancements de cœurs amoureux, ses mystiques floraisons épanouies comme des ardeurs de foi, ses mystérieuses verrières allumées sur les pénombres de l'escalier comme sur les pâleurs d'un sépulcre, chante ici la divinité crucifiée dont la



Le Franc de Bruges, vu du quai des Marbriers (voy. p. 291 et 300). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

douleur s'est éternisée au secret de ses murs dans un symbole matériel.

Juxtaposé au portail et continuant dans un caprice non moins étincelant les arborescences de sa légère et volante architecture, l'ancien Greffe aiguise, à côté des baies chrétiennes, la pointe de ses deux grandes fenêtres aux tympans décorés de médaillons et de niches, avec un mélange bizarre de flamboyant et de renaissance. La Renaissance, d'ailleurs, après ces fleurs du gothique expirant, va nous apparaître à son tour dans l'angle opposé du vieux Bourg, comme pour achever d'un dernier anneau cette chaîne d'art qui, partie du douzième siècle avec le Franc, s'est continuée successivement à travers le quatorzième, le quinzième et le seizième siècle.

A la gauche de l'hôtel de ville, et reliée à sa face latérale par une fenêtre jetée sur une voûte, — cette voûte délicatement nervée qui plafonne la rue de l'Ane aveugle et encadre comme d'une bordure de tableau les maisons du quai du Rosaire, — une construction superpose un double rang de colonnes et de pilastres sous un grand pignon central émergeant de deux pignons plus petits, tous trois couronnés de figures allégoriques ou sacrées. Ne manquez pas de jeter un regard à la salle boisée qui sert actuellement de prétoire à la justice de paix : vous y remarquerez une belle porte

de 1544, divisée en quatre panneaux, sur lesquels s'entremêlent des rinceaux et des feuillages d'une fine complication. Les élégantes et symétriques combinaisons du style flamand accordent ici dans un balancement de lignes classiques cette façade de belle mine bourgeoise, poussée à l'ombre du grand édifice plébéien du quatorzième siècle, presque en même temps que le portail du Saint-Sang et son acolyte, le galant et fleuri petit Greffe. Tandis que ces joyaux maniérés d'un art si improprement qualifié de décadence, quand il trahit bien plutôt le paroxysme et la turbulence des apogées, sortent de terre en 1629, l'autre prend naissance en 1634. Six ans ont suffi pour abolir la tradition des dais, des pinacles, des ogives dardées en pointes de glaive, et à la place de cet ardent symbolisme, élancé vers Dieu en flèches adorantes, une pseudo-latinité païenne ramène la sérénité des ordonnances balancées.

Cette étonnante place nous ménage d'ailleurs une surprise dernière. Juste en face du portail du Saint-Sang, un autre portail, qui n'est plus, celui-là, ô fortune! qu'une vulgaire porte cochère quelconque, masque la monotonie d'une architecture du siècle dernier. Sans aucun doute, la phraséologie sénile des magistrats de province continue à appeler ce banal logis : l'antre de Thémis. C'est en effet le « palais de justice » qui, sous cette forme disparate, jurant si pitoyablement avec les nobles styles du reste de la place, s'érige à l'endroit même où les justiciers du moyen âge, les durs comtes de Flandre, prononçaient leurs sentences. Quelques vestiges matériels attestent encore le sang versé, les supplications inutiles, l'inexorabilité du bourreau debout contre le pilori. Dans l'ancienne salle de torture, devenue l'antichambre de la cour d'assises, cet autre tribunal d'inquisition qui, ne pouvant plus broyer le corps sur ses chevalets et ses roues, a inventé d'y coucher tout saignant l'esprit, vous verrez les rondes pierres noires, cercles de l'Enfer en miniature, auxquelles s'attachaient, en ces époques d'une sève si forte que le sang était au bout de tout et jaillissait également dans les prétoires et sur les champs de bataille, les effroyables piliers de justice du temps.

Comme une lourde chape, le palais de justice actuel recouvre les majestés sévères du Franc primitif : emboîtés, par je ne sais quelle ironie de représailles, dans un brodequin de vulgaires maçonneries, ses fins pignons de briques, témoins de tant de supplices, sont là, à présent tout engloutis d'ombre, et ne s'aperçoivent plus que du quai des Marbriers, au bord de cette Reie qui, du moins, elle, leur contemporaine, continue à les refléter dans le noir de ses eaux (voy. p. 299).

Ainsi, des glorieux et pimpants chefs-d'œuvre d'une civilisation arrivée à son point culminant, nous sommes revenu, par un saut brusque, à cet austère berceau des prospérités brugeoises. Toute la grandeur de la cité a, en effet, pour point de départ l'enceinte où, dans la pompe féodale, s'étalait la demeure des comtes; puis successivement nous la voyons se développer avec l'hôtel de ville, s'épanouir en un caprice de grâce dans le portail du Saint-Sang et le Greffe, s'immobiliser plus loin dans les lignes déjà plus froides de la Renaissance, finalement tomber à l'avilissement de nos tristes mœurs sans idéal et sans beauté. Chaque siècle a donc mis sa griffe à ce grand et merveilleux tableau, que des retouches habiles, un rare scrupule de restauration, rendent chaque jour un peu plus conforme à sa splendeur originelle, sans que toutefois il soit possible de le recomposer dans toutes ses parties, tel en un mot qu'il s'offrait à la vue quand, au lieu de l'unique minaret qui s'allonge au-dessus du Saint-Sang, deux autres tourelles semblables s'enchevêtraient dans la perspective à la mêlée des aiguilles du Franc et de l'hôtel de ville, et qu'à la place des marronniers du terre-plein l'église de Saint-Donatien étageait en face de toutes les autres architectures ses contreforts et ses pinacles.

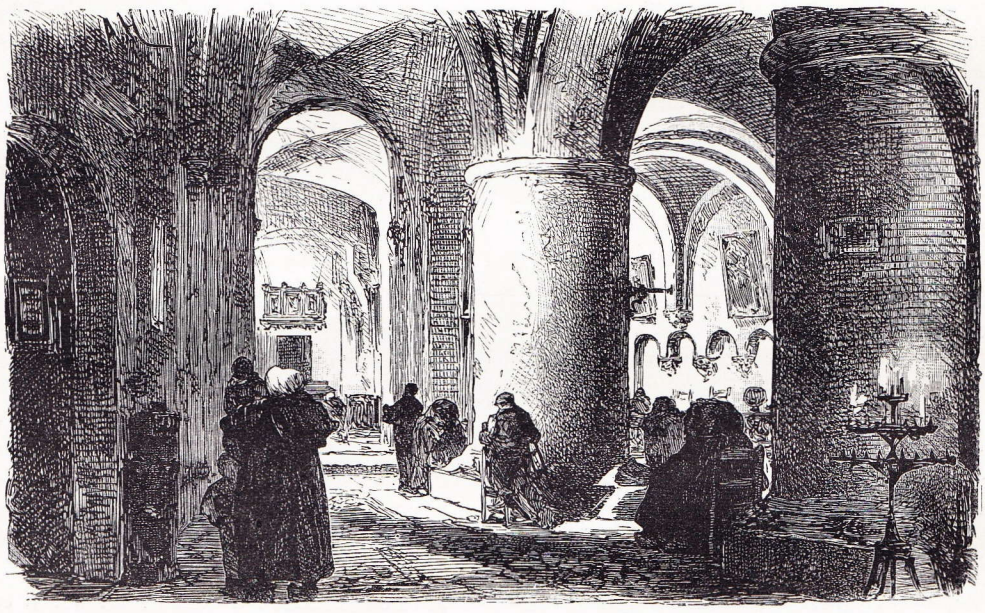
La chapelle Saint-Basile. — La chapelle primitive. — L'intérieur de la Sainte-Chapelle. — La relique du Saint-Sang. — La procession du Saint-Sang. — La cheminée du Franc.

Sous les bleus d'azur étoilés d'or de la chapelle du Saint-Sang, une autre chapelle, qui n'est pas à proprement dire une crypte, bien qu'on l'appelle la crypte de Saint-Basile, s'enfonce dans les pénombres d'une voûte basse, appuyée à d'énormes piliers romans fleuris de chaltra palastris. Quand on a laissé les palatiales magnificences du portail et qu'on pénètre sous les arceaux cintrés de cette primitive église, une impression d'austérité chrétienne s'empare de l'esprit. Le catholicisme pompeux, qui se révèle aux polychromies d'en haut, sous les jolis arcs recourbés du vaisseau gothique, y fait place à un mystère de foi sombre, concentrée en elle-même, nullement expansive comme l'autre. Des âmes moins souples en des corps plus rudes cherchaient ici dans la prière des rafraîchissements aux âpretés de la vie civile, et, des humidités noires de la voûte, sentaient s'égoutter sur elles, comme des rosées, les larmes sanglantes de la divine agonie. Aujourd'hui on officie encore dans l'antique chapelle; mais la mollesse des pratiques modernes doit singulièrement contraster avec la sévérité trapue des colonnes du douzième siècle, symboles vivants de la solidité avec laquelle la religion s'ancrait dans les consciences. Tout au plus trouverait-on une analogie de dévotion lointaine dans la forme prostrée des clientes du saint lieu, ces vieilles femmes brugeoises immobiles sous le grand manteau à capuchon dont les longs plis raides leur donnent quelque chose de la rigidité des grandes figures de pierre accroupies sur les tombeaux.

Cependant, si empli de gravité que soit le sanctuaire, le recueillement grandit encore quand, entre les piliers, tout au fond des obscurités froides de la crypte, s'ouvre l'étroit passage qui mène à un lieu ténébreux et profond, plus pareil à un sépulcre qu'à un refuge ouvert à la piété. C'est ici, selon les conjectures, que

ce Thierry d'Alsace, dont le nom est demeuré attaché à la légende du Saint-Sang, venait courber jusqu'à terre, sous la main de l'Éternel, sa tête nimbée du diadème. Une solennité funèbre plane entre ces rugueuses murailles sur lesquelles une coulée de jour pâle, tombée d'une fenêtre décroissant en meurtrière, à l'endroit même où se voit dans la pierre un dessin d'urnes aux deux côtés d'une croix latine, laisse filtrer une ombre de clarté, bientôt noyée aux profondeurs de la voûte. Et dans l'évidement d'une baie, un pilier toujours debout, parmi l'écroulement de tout le reste, et qui sans doute supportait originellement l'autel, continue à témoigner de la simplicité de ce culte qui, pour s'abîmer aux adorations de la croix, n'avait pas besoin des excitations du faste extérieur.

Après de pareilles contemplations, l'œil a peine à se refaire immédiatement aux mondaines splendeurs du portail, cette porte ouverte sur les compromis d'une religion déjà dépouillée de sa grandeur première et qui, comme un roi barbare, se revêt, pour mieux s'imposer aux esprits, des éblouissements d'un faste tout matériel. Le Christ alors déjà n'est plus le chef des rudes apôtres, lui-même semblable à un pèlerin du désert, la peau velue et les os saillants : l'Église, ce vivant et profond miroir des temps, qui, mieux que les plus raffinées diplomaties, a toujours eu le sentiment des convenances sociales, s'efforce de plus en plus de concilier avec les goûts d'une civilisation amoureuse de la parade, instruite, policée, et rendue sensuelle par la musique et la peinture, l'image du Sauveur, graduellement parée d'une pompe toujours accrue, dans laquelle finissent par se réfléchir les pro-



La chapelle de Saint-Basile. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

digalités des cours asiatiques. Cependant, si brusque que soit le contraste, on éprouve comme une délivrance en cet horizon élargi d'humanité, après la station aux rigides sévérités du christianisme antérieur.

Quand, sous la nef claire, joyeuse, allumée de tons de peinture éclatants, l'œil se repose enfin aux suavités du doux Memling, il semble, en effet, qu'une douceur d'Élysée, un songe extasié de paradis a succédé aux frissonnantes émotions d'un séjour dans l'empire de la mort. Le peintre immortellement vivant dans Bruges et dont les pierres mêmes réveillent partout le souvenir, a mis les plus caressants accords de son idéale musique à célébrer la gloire du Saint-Sang dans une page aux intimités émouvantes. Une double action, parallèlement déroulée, nous y fait voir Thierry d'Alsace acceptant des mains de Baudouin la très précieuse relique, et Baudouin recevant les adieux de la femme de Thierry. Rien ne peut dire la splendeur tranquille, les vibrations dormantes, l'incomparable et mourant éclat des ors et des pourpres, dans cette symphonie de la couleur qu'accompagnent la noblesse simple des gestes et l'expression divinement apaisée des visages.

Avec Pourbus qui, plus loin, déroule, en deux cadres combinés comme des tableaux de famille, une série de portraits de membres de corporations à genoux, la face au peintre, dans une expression parlante et pensive, nous retombons à une réalité moins fine peut-être, mais qui, à travers les lourdeurs du masque bourgeois, nous fait sentir la continuation du bel art de vie profonde pratiqué par l'aristocratique et tendre Memling. On vous montrera encore des peintures attribuées erronément à l'un des Van Eyck et qui pourraient être de Gérard David. Mais la vision des adieux de la femme de Thierry et de la transmission du Saint-Sang aux mains de celui-ci s'est si fortement gravée

sur la rétine, qu'elle ne supporte aucune autre toile auprès d'elle; après ce délicat cantique, nous n'avons plus qu'à nous assouvir les yeux de l'objet même qui l'a inspiré.

Sous un portique formé de six colonnettes à faisceau cannelé et relié par des chapiteaux de feuillages à un entablement ourlé d'une galerie dentelée, repose, éblouissante de pierreries et de ciselures, la châsse où est enfermé le sang du Christ (voy. p. 304). Une floraison touffue de camées, d'écussons, de rinceaux recouvre les parois du mystérieux coffret, auquel, bien plus que les joyaux dont il est enchâssé, l'étonnant travail de l'orfèvre, ce Jean Crabbe qui l'exécuta en 1616, donne un inestimable prix. Au-dessus de la sainte relique, une voûte d'or et d'argent, car tout ici est d'un métal sans alliage, laisse pendre de grosses perles pareilles à des larmes ruisselantes; et, comme des pensées élancées à Dieu, trois édicules garnis de statuettes et ciselés en forme de lanternes où brûlerait le feu du céleste amour, achèvent le monument, avec un fouillis d'ornements flexibles comme des vrilles. C'est sur ce chef-d'œuvre, à peine déparé par quelques détails d'un art moins subtil, qu'il faut fermer sur soi les portes de la chapelle, en pensant au rutilement des processions qui chaque année le promènent par la ville, tel qu'un vaisseau construit avec un rais de soleil et qui s'avancerait parmi une houle de chasubles et de dalmatiques.

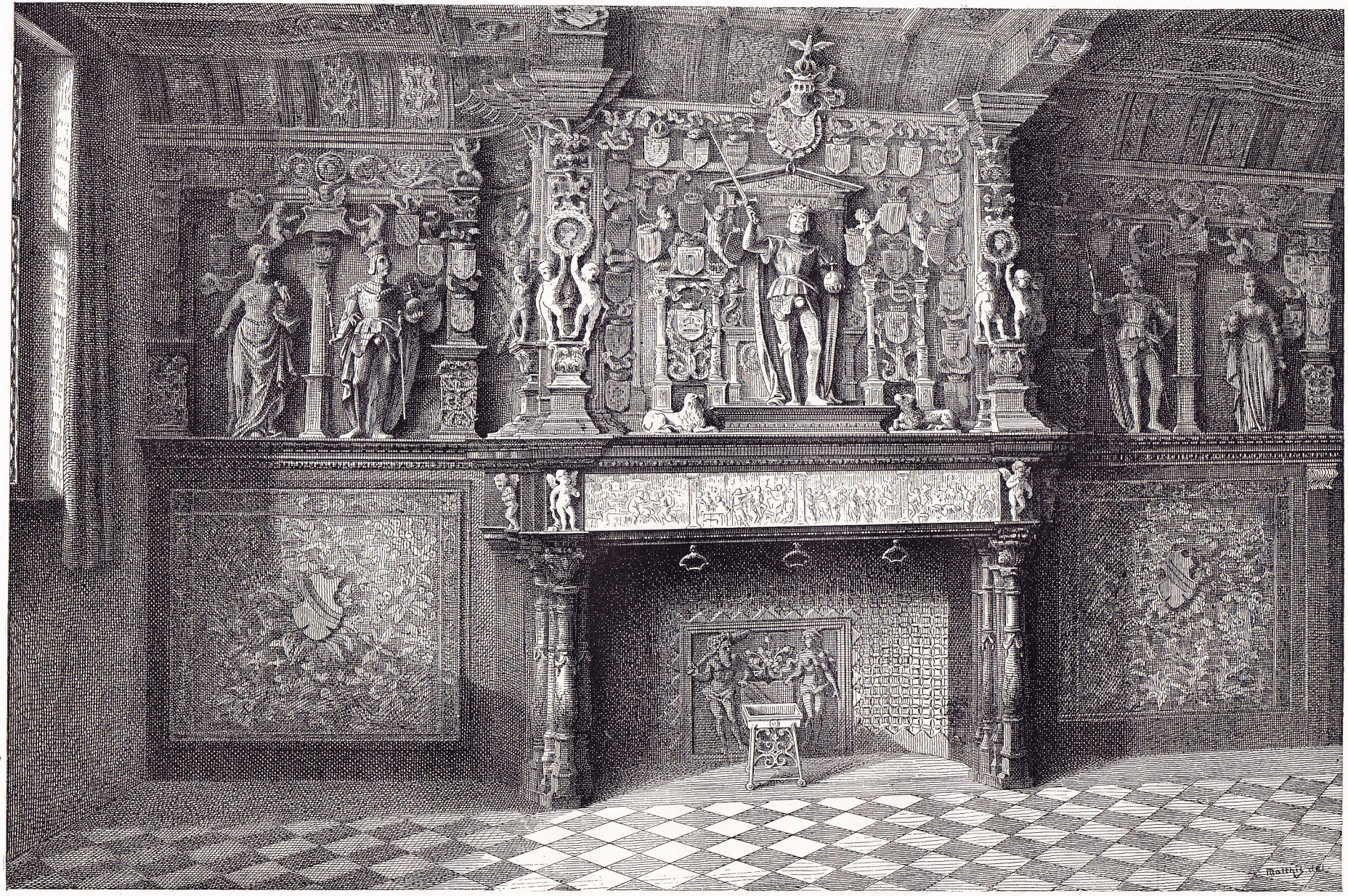
Autrefois, avant que le sang miraculeux eût reçu le somptueux habitacle qu'il occupe aujourd'hui, une pompe inouïe accompagnait son passage à travers les rues de la cité. De grand matin, des musiques annonçaient la solennité; puis les Serments en grand apparat, montés sur des chevaux harnachés, les Corporations avec leurs bannières, les Comtes suivis de l'étendard de Flandre, se réunissaient sur la place dans une de ces fourmillantes et tumultueuses ordonnances qui défient l'imagination; et par-dessus les têtes découvertes, émergeant d'un flot de satin, de drap d'or et de pourpre comme un soleil sortant des eaux marines, apparaissait, au bruissement des tentures déroulées par l'air, au murmure des foules adorantes, au son des trompettes déchirant la volée des cloches, le témoignage indestructible des souffrances et de l'agonie du Christ.

Pour se dérouler dans un cadre moins solennel, la procession que chaque mois de mai ramène n'en a pas moins, grâce à la magnificence d'un clergé qui semble avoir hérité des trésors de Golconde et qui, ce jour-là, les étale au soleil des rues dans un ruissellement ininterrompu de buires, de calices, d'ostensoirs, de tabernacles, de vêtements sacerdotaux étoilés d'or et de pierreries, une splendeur émotionnante, comme si des tableaux des Van Eyck et de Memling, le flot constellé des mages, des rois et des grands prêtres, sorti par la vertu d'un enchantement, se mettait à couler par-dessus la grise monotonie des mœurs contemporaines.

La procession est, d'ailleurs, pour ces Brugeois du jour, qui semblent y rechercher un reflet de leur opulence dans le passé, et dont l'œil flamand, plus qu'aucun autre sensible au chatoiement des métaux et des étoffes précieuses, n'a pas cessé de s'émerveiller des jeux de la lumière sur les riches cortèges, le sujet de dévotions particulières. Pendant la neuvaine qui suit la sortie, c'est une coutume pour les dames brugelines de processionner le vendredi par grandes files ou isolément dans l'orbe décrit par l'Ommeganck; et cette déambulation dure deux heures, soit qu'elles les emploient réellement et sans diversion à ce pieux exercice, soit, ainsi que l'affirment de malicieuses langues, qu'elles profitent des libertés de ce jour exceptionnel pour se livrer aux douceurs des flâneries amoureuses. Le vendredi est encore consacré à une autre coutume : la chapelle, ce jour-là, revêt un air de fête; au bout des cierges dansent les papillons de feu, et dans la gloire des illuminations la relique du Saint-Sang est exposée aux regards. Alors, au rez des dalles, enflammées par la réverbération des autels, traîne un murmure d'adorations; tout un peuple dévotieux s'approche en tremblant de la pourpre sur laquelle repose le tube miraculeux, et chacun à son tour appuie ses lèvres au verre, dans une communion spirituelle avec la Passion divine. Au dehors, la place est constamment sillonnée d'un flot pressé d'hommes et de femmes qui se dirigent vers la chapelle, décroissent dans la profondeur du portail, et quelques instants après reparaissent, le visage clair, ayant dans l'allure et le maintien la satisfaction d'un devoir religieusement accompli; puis d'un pas tranquille, désormais en règle avec Jésus, les ménagères s'en vont continuer leurs emplettes au marché voisin, sans avoir quitté, même en baisant la relique, le volumineux cabas où s'entassent les provisions.

L'auteur le sent : il faut se décider à couper court aux descriptions qui retiennent trop longtemps l'esprit sur un même sujet; mais les œuvres de l'art se pressent partout, en ce vaste musée où se sont accumulés les trésors des siècles. Et comment résister au désir d'en faire sentir la beauté quand, comme en ce monument inégalé de sculpture qui est la cheminée du Franc, l'art et les souvenirs d'un grand règne s'accordent à y accrocher une traînée glorieuse d'immortalité ?

C'est tout un édifice qui surgit devant les yeux, lorsque, par delà la triste enclave moderne dans laquelle le passé est ici emmuré, la mercenaire préposée à la garde du chef-d'œuvre vous ouvre le seuil de la salle tendue d'Ingelmunster où quatre hautes fenêtres font couler jusqu'à la majestueuse cheminée les ondes de la caressante lumière particulière à Bruges. A peine la porte s'est-elle refermée que la notion du monde extérieur semble abolie : on n'a plus assez de ses yeux et de sa pensée pour suivre en ses mille complications le caprice touffu d'un Benvenuto Cellini du bois; et dans une atmosphère de songe se lève comme l'image

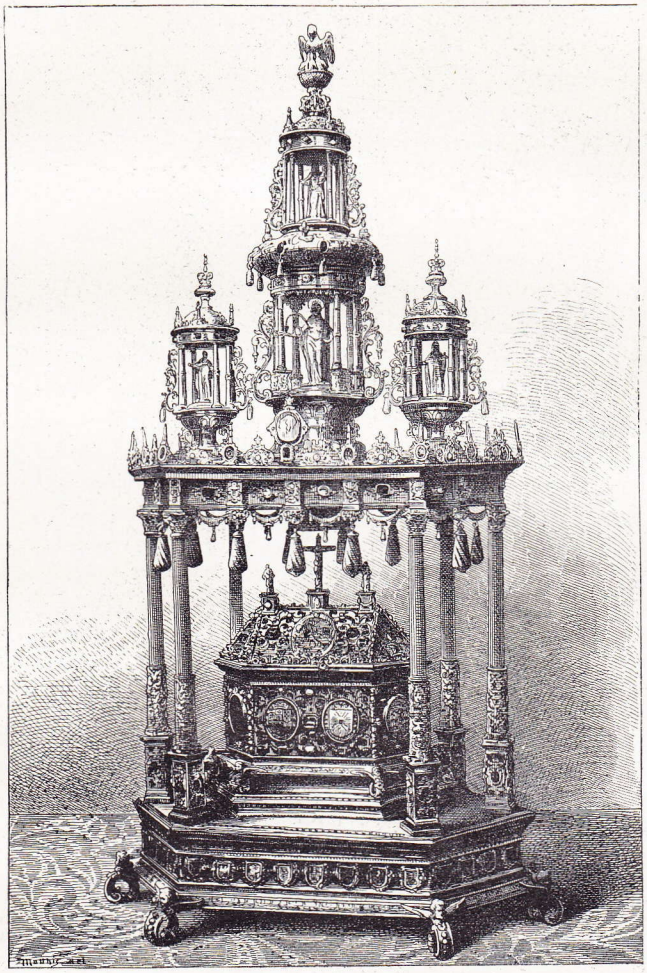


La cheminée du Franc. — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

matérielle d'un temps où les empereurs étaient glorifiés dans le marbre, le chêne et les métaux, par des artistes qui, dans la hiérarchie spirituelle, étaient, eux aussi, des rois.

Sur une légère architecture de cathèdre, formant le centre de l'énorme boiserie, Charles-Quint, le globe dans une main et dans l'autre un glaive qu'il manie avec la superbe d'un tambour-major brandissant sa canne, détache, aux plis du manteau impérial écroulé derrière lui, sa haute stature dominatrice. Comme un soleil, le maître du monde rayonne en son apothéose, sans vouloir personne auprès de lui : de même que sa gloire suffit à emplir le siècle qui la vit se produire, la majesté de son effigie occupe tout entiers les chants de ce poème taillé au ciseau. Les satellites que l'artiste a rangés à sa droite et à sa gauche, dans les compartiments en retour de son œuvre ou dans les oves semés çà et là parmi les amours et les feuillages, n'apparaissent plus, en effet, à cette distance, que comme les comparses d'une histoire concentrée uniquement sur le héros principal. Et cependant ces comparses portent des noms éclatants : sur le siège du trône figurent dans des médaillons Philippe le Beau et Jeanne la Folle ; et sur le dossier Charles de Lannoy et Marguerite d'Autriche. Plus loin, aux pilastres d'appui de la voûte, François Ier et Eléonore d'Autriche s'encadrent de couronnes tressées. Enfin, par delà, Fernand d'Aragon et Isabelle de Castille, Maximilien et Marie de Bourgogne, debout, la tête tournée vers l'astre impérial, semblent résignés à lui faire cortège. Tout pâlit devant son omnipotence, que célèbrent encore à leur manière, comme les symboles de sa grandeur, d'innombrables écussons glorifiant à l'infini ses possessions et ses alliances : c'est une vraie pluie de cartels qui, des travées jusqu'à l'entablement, ruisselle autour de l'empereur, si dense qu'elle fournit à elle seule le motif de la décoration centrale ; et, comme les rameaux d'un arbre généalogique, les écussons se prolongent dans tous les sens, s'accrochent aux appuis du trône, gagnent la voûte en folles poussées débordées.

Lancelot Blondeel, l'auteur de cette merveille, a combiné son tableau, — car, par l'abondance des accessoires, des floraisons et des rinceaux, non moins que par les jeux de la lumière, la sculpture prend vraiment ici des airs de nature morte, — comme un mémorial où de branche en branche et de motif en motif coulerait le sang des maisons d'Espagne, de Bourgogne et d'Autriche. Une vigne avec ses complications de rameaux et ses entortillements de ceps n'est pas plus touffue que ce prodigieux enchevêtrement de guirlandes, de grappes d'amours, d'attributs, de mascarons, de bêtes héraldiques, de Neptunes, de cornes d'abondance, de faisceaux et de banderoles qui, avec une légèreté ailée, un mouvement de vie volante, une grâce déroulée de liane, s'entasse, se maille, ondule, s'évide, jaillit, et, après avoir empli toute une paroi de la salle, comme si la matière et la verve ne pouvaient s'épuiser, lentement va mourir dans l'ampleur du vaste plafond. Tout ce prodige de science et de caprice repose sur un entablement de marbre noir, encadrant une blanche frise sculptée où se déroule l'histoire de la chaste Suzanne. Des faisceaux de colonnettes, aux deux côtés d'un âtre décoré d'une superbe plaque de foyer frappée aux armoiries de France, complètent l'architecture de cette cheminée sans égale.



Châsse du Saint-Sang à Bruges (voy. p. 302). — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

LE TOUR
DU
MONDE

1ER SEMESTRE

1884

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1884

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^IE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

—

1884

Droits de propriété et de traduction réservés